

pleinement et parfaitement heureux. Ce n'est qu'à cette condition que la paix renaîtra dans mon cœur et dans mon esprit. Je vous confie, mes chers enfants, la tâche de faire cette recherche ; je connais votre affection, et je sais que vous n'épargnerez rien pour m'être agréable. Partez donc ; l'un de vous visitera la noblesse de mon royaume, un autre la bourgeoisie, le troisième se mêlera du peuple. Allez, et ramenez-moi, où que vous le trouviez, un homme heureux.

Les trois jeunes hommes partirent, emportant chacun une grosse somme d'argent et se mirent immédiatement en campagne. Ils avaient confiance, et le roi était plein d'espoir.

Cependant, des semaines et des semaines s'écoulèrent, et l'homme heureux ne se trouvait pas. Périodiquement, les princes envoyaient à leur père une lettre brève, toujours la même, où ils disaient leurs insuccès, leurs fatigues et leur persévérance.

L'espérance que le roi avait conçue commençait en s'envoler, et il devenait de plus en plus soucieux. Depuis plus d'un an déjà, les trois messagers étaient partis, parcourant le royaume. Leurs nouvelles devenaient de plus en plus rares ; à quoi bon aggraver le chagrin paternel par le récit sans cesse identique de démarches continuellement inutiles ?

Un jour, trois lettres arrivèrent au palais.

Dans l'une, celui des fils qui avait été chargé de visiter l'aristocratie disait que les intrigues et les vices dont les grands le rendaient chaque jour le témoin l'avaient dégoûté du monde : il demandait à son père, la permission de se retirer au désert et de se faire ermite.

Une autre lettre émanait du directeur d'un hospice de fous ; on venait, annonçait-il, de lui amener un des princes royaux, dont la raison s'était égarée à la recherche de cet être insaisissable : le bourgeois heureux.

Enfin, dans la troisième lettre, celui des fils qui devait prendre contact avec le peuple disait qu'il y avait trouvé tant de misère et et tant de souffrances que sa bourse s'était épuisée en aumônes ; il demandait de l'argent pour revenir chez son père.

*

* *

Ces trois missives jetèrent le roi dans une noire désolation ; cependant, il se ressaisit et

s'empressa de faire ce qui était convenable pour tirer ses fils de l'embarras où les avait conduits leur amour envers lui.

Ensuite, il se dit :

— Rien n'est bien fait que ce qu'on fait soi-même. C'est à moi de chercher l'homme heureux.

Le jour même, il fit seller trois de ses meilleurs chevaux, revêtit un grand manteau de voyage, et, après avoir embrassé la reine, sa femme, et les princesses, ses filles, il partit, accompagné des deux seuls officiers dont le dévouement lui fût assuré.

— Serez-vous longtemps absent, père ? lui dit en l'embrassant la plus jeune de ses filles.

— Dieu seul le sait, répondit-il, en laissant tomber une larme sur la chevelure dorée qui se baissait sous sa bénédiction.

Il s'éloigna. Il visita les villes, les bourgades, les hameaux. Partout, il se faisait indiquer les gens que la rumeur publique désignait comme heureux, et tremblant d'anxiété, il allait aux renseignements.

Hélas ! sous les dehors parfois les plus brillants se cachaient toujours les infirmités, les deuils, les souffrances, et ceux-là mêmes qu'on enviait le plus étaient souvent les moins enviables.

Des semaines et des semaines se passèrent encore ; le roi et ses deux compagnons commençaient à éprouver la fatigue et le découragement.

Par une chaude soirée de l'été, ils arrivèrent dans une vaste forêt, dont les sentiers leur étaient parfaitement inconnus. La température était lourde, l'air immobile ; tout à coup, l'orage éclata.

Épouvanté par les éclairs, le cheval du roi s'emporta, et avant que les deux gardes du corps ne s'en fussent aperçus, la bête et le cavalier disparurent sous bois, dans une course folle.

Le roi parvint ainsi, non sans quelque frayeur d'être brisé contre un arbre, jusqu'à une vaste clairière, où un bûcheron attendait paisiblement, abrité par le feuillage épais d'un grand chêne, la fin de l'averse.

L'homme avait jeté à terre son fardeau, un lourd fagot de branches sèches, et il ramenait du mieux qu'il pouvait sur lui-même ses haillons, faible défense contre la pluie.

Le roi considéra un instant le pauvre ouvrier, véritable image de la misère, et songea :